

Quand le téléroman donne dans le sociétal

Véronique Nguyen-Duy

Numéro 101, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nguyen-Duy, V. (1996). Compte rendu de [Quand le téléroman donne dans le sociétal]. *Québec français*, (101), 106–107.

Avec la nouvelle année, les poids lourds des diffuseurs font leur apparition. En tête de liste on retrouve bien entendu *Urgence*, le dernier-né de Réjean Tremblay et Fabienne Larouche. Toujours à la Société Radio-Canada, les lundis soirs sont désormais occupés par *Omertà*, une série policière mettant en vedette une brochette de comédiens plus populaires les uns que les autres. En février, le réseau TVA a entrepris la diffusion de *Jasmine*, une autre série policière, construite autour de femmes issues de différentes communautés ethniques.

Quand le téléroman donne dans le sociétal

Qu'il s'agisse du virage ambulatoire, de la guerre au crime organisé ou encore du sexisme et du racisme, ces séries exploitent les sujets chauds de l'actualité. Plus encore, elle les devance, question de ménager le rôle d'oracles de nos auteurs de téléromans : « La série *Urgence* ne devait être à l'affiche qu'à l'automne prochain. Les chambardements dans le vrai univers hospitalier au Québec ont rendu sa diffusion plus... urgente. Il ne fallait pas que la série soit à la remorque des événements ¹ ».

Dans tous les cas, on fait l'apologie du plus vrai que vrai. Il suffit de regarder les *making-of* et autres entrevues reliées au lancement de ces séries pour s'en convaincre. Une armée de conseillers des domaines médical ou policier, des séjours en milieu hospitalier, dans des postes de police ou encore dans un centre de désintoxication, des séances de tir ou des cours de points de suture, rien n'est négligé pour conférer à ces téléseries le maximum de réalisme. Pour leur part, les médias emboîtent allégrement le pas en multipliant les comparaisons entre la réalité et la représentation fictive. Une seule note dissonante : l'article de Stéphane Baillargeon dans *Le Devoir* qui n'hésite pas à dénoncer « la prétention des auteurs [d'*Urgence*] d'avoir encore décrit le vrai de vrai vécu ² ».

Il est vrai que le discours de ces auteurs vedettes ne se caractérise pas par son humilité et verse souvent dans la démagogie. Et il est vrai aussi que l'indéniable succès de leurs téléseries justifie souvent une certaine complaisance de la part des journalistes de

tout acabit. Mais au-delà de la réjouissante singularité des critiques vitrioliques de Stéphane Baillargeon, il faut souligner que les productions du duo Tremblay-Larouche ne sont pas les seules à être atteintes de « véculite aiguë ³ ». Le syndrome du plus vrai que vrai contamine progressivement l'ensemble des dramatiques télévisuelles, faisant des récits fictifs des relais significatifs pour certains débats sociaux.

Jusqu'au milieu des années 1980, les téléromans diffusés étaient centrés sur la sphère privée et évacuaient la dimension sociale. Si certaines intrigues pouvaient évoquer des débats collectifs, — pensons à la question de la rémunération des épouses d'agriculteurs mise en scène dans le téléroman *Terre humaine* —, la plupart des productions fondaient leur propos sur les aléas des rapports interpersonnels, surtout familiaux et amoureux. Lise Payette, avec sa fameuse trilogie féministe (*La bonne aventure*, *Des dames de cœur* et *Un signe de feu*) fait figure de pionnière en matière de téléroman « sociétal ». Ce terme se réfère directement à la publicité sociétale dont l'objectif est de promouvoir certaines causes ou attitudes socialement jugées adéquates et valables. Les campagnes visant à transformer les attitudes concernant l'environnement, l'alcool au volant ou encore les rapports sexuels protégés en sont autant d'exemples.

Mais le téléroman sociétal n'est pas à proprement parler un téléroman éducatif. En effet, des productions comme *À plein temps*, *Tandem*, *Graffiti* ou encore *Zap*, toutes subventionnées par le ministère de l'Éducation, ont clairement pour objectif de sensi-

biliser certaines couches de la population à des réalités aussi diverses que les relations familiales, l'entrepreneuriat, l'alphabétisation ou encore le décrochage scolaire. Pour leur part, les téléseries *Scoop*, *Urgence*, *Omertà* ou *Jasmine* ont pour unique mandat de séduire et de divertir le plus large public possible et d'offrir aux principaux commanditaires une incroyable visibilité.

Mais à cette fonction de divertissement vient implicitement se greffer une fonction d'information et d'éducation sociale. Si les téléromans sont encore essentiellement centrés sur la sphère privée, si ce sont encore les intrigues amoureuses et les drames familiaux qui nous rivent à notre petit écran, on ne peut nier que la dimension sociale prend une place de plus en plus prépondérante dans la construction narrative. En fondant leurs intrigues sur les sujets controversés de l'heure, les téléromans illustrent certains débats collectifs. Mais en mettant en scène tel ou tel rebondissement et surtout tel ou tel dénouement, les téléromans proposent aussi des réponses, privilégiant certaines attitudes au détriment d'autres. C'est dans cette mesure que les téléromans deviennent des relais dans le débat collectif sur ce qui sera jugé normal, valable et légitime.

Le téléroman, en tant que récit fictif, n'est plus uniquement source de plaisir fabulatoire mais se propose comme un outil de connaissance. *Urgence* est censé dépendre « les enjeux politiques, économiques, moraux et sociaux du système de santé au Québec ⁴ » et *Jasmine*, « une série

sociopolicière, [...] aborde le sujet chaud par excellence : [...] la question d'un Québec multiculturel⁵. L'acharnement à faire plus vrai que vrai devient dès lors un enjeu rhétorique plutôt qu'un simple artifice esthétique. Car en absolu, est-il vraiment nécessaire d'équiper le décor de la salle d'*Urgence* de 500 000 \$ d'équipement médical, soit-il prêté ou donné par différentes institutions et compagnies ? Non bien sûr. Et si en plus tout cela n'a aucune importance, comme le prétendent les auteurs dans un article publié dans *L'Actualité*⁶, pourquoi alors tant insister sur ce genre de détails ? Je pense que c'est parce que le réalisme de la représentation, sans cesse souligné par les véhicules promotionnels que sont désormais les *making-of*, les entrevues et les articles de presse, se veut une garantie de la crédibilité et de la pertinence de l'information véhiculée.

Je ne crois pas Réjean Tremblay et Fabienne Larouche lorsqu'ils justifient toute cette entreprise par le seul désir de procurer un bon divertissement aux téléspectateurs. Même s'il est vrai qu'à 800 000 \$ par épisode, dont « une bonne partie est financée par le peuple, [...] on n'a pas le droit de faire de la cochonnerie⁷ », le véritable enjeu de cette course au réalisme me semble reposer davantage du côté du pouvoir. En effet, le pouvoir de proposer une certaine vision du monde, que détiennent par ailleurs tous les auteurs de fiction, se voit décuplé lorsqu'on réussit à occulter le caractère fictif du propos. Comme le dit si bien Louise Cousineau à propos d'*Urgence* : « Moi, ce qui m'a fait le plus peur [...] c'est le sous-ministre de la Santé, André Tachereau, joué très baveux par Yves Desgagnés. À peine si on le voit dans le premier épisode mais c'est lui qui a le pouvoir. De sabrer les soins de

santé, de privatiser, bref de faire mal à l'hôpital Cœur-de-Jésus d'abord, et à nous ensuite⁸ ». Et parce que c'est nous, le bon peuple, qui souffrirons des décisions des méchants élus, « il faut écouter attentivement, quand les patrons expliquent le marasme actuel, si vous ne voulez rien rater⁹ ». Après ça, inutile de regarder *Le Téléjournal* ; tout ce qu'il y avait à dire est dit et, qui plus est, illustré avec une tension dramatique qu'aucun reportage ou documentaire ne peut espérer reproduire. Ne venez pas me dire que la vue du sang coulant à flot sur un fond de musique dramatique, alors qu'aucun médecin n'est disponible pour soigner le patient *because* les compressions budgétaires, n'a pas plus d'impact qu'un individu méconnu dénonçant telle ou telle mesure de compression lors d'une entrevue au *Point*. C'est peut-être pour cela que les émissions d'information recourent de plus en plus régulièrement aux auteurs, comédiens et réalisateurs de téléromans pour commenter les sujets controversés. Après les suicides assistés d'Émile Rousseau et de Marie-Ange durant la semaine nationale du suicide, à quoi doit-on s'attendre cette saison ?

Notes

1. Louise Cousineau, « *Urgence* : sang, sexe et sans-cœur de fonctionnaire ! », *La Presse*, 10 janvier 1996, p. C-6.
2. Stéphane Baillargeon, « Le faux culte du vécu. *Urgence*, la nouvelle mouture du couple Tremblay-Larouche, véhicule le cliché en série », *Le Devoir*, 10 janvier 1996, p. B-8.
3. *Ibid.*
4. Communiqué, Service des relations publiques de la Société Radio-Canada. Cité par Stéphane Baillargeon, *op. cit.*
5. Sylvie Halpern, « Le défi de Jasmine », *L'Actualité*, vol. 21, n° 2, (février 1996), p. 76.
6. Sylvie Halpern, « La machine Tremblay-Larouche », *L'Actualité*, vol. 21, n° 2, (février 1996), p. 81.
7. *Ibid.*
8. Louise Cousineau, *op. cit.*
9. *Ibid.*

Le Québec

en poésie

Brault • Brossard • Bujold • Cartier
 • Choquette • Cloutier • Cyr •
 • Desrochers • Des Roches •
 • Favreau • Francoeur • Fréchette
 • Godin • Grandbois • Hawck
 • Lamarche •
 • Marsile •

"Je recommande sans réserve aux adultes comme aux jeunes lecteurs, aux amateurs de poésie, aux experts, aux profanes, à ceux qui pensent ne pas aimer la poésie, l'excellente anthologie de Jean Royer, *Le Québec en poésie* dans la collection "Folio Junior" des éditions Gallimard."

Robert Melançon,
Radio-Canada

Nouvelle édition 1996 revue et augmentée.
9,95\$ chez tous les bons libraires.

Le Québec en poésie